

Antonine Maillet : A propos de **LA SAGOUINE**.

Entretien avec Jean-Michel Lacroix (Université de Bordeaux III).

4 novembre 1976.

- Je voudrais très simplement vous poser quelques questions par intérêt pour votre oeuvre et surtout pour *La Sagouine (1)*; je vais vous poser des questions très franches, à la québécoise, bien que vous ne soyez pas québécoise mais acadienne car depuis que j'ai enseigné à l'Université Laval, j'ai le souci du contact direct: mais qui êtes-vous d'abord, Antonine Maillet ?
- Eh bien d'abord, j'ai été votre confrère sans que nous le sachions, sans que nous l'ayons su, j'étais moi aussi professeur à l'Université Laval à Québec, alors toute acadienne que je suis, je peux encore comme mes ancêtres m'exiler, depuis toujours; je vis à Montréal et j'ai enseigné à l'Université Laval mais, avant tout, je suis acadienne, je suis née acadienne, je suis d'ancêtres acadiens, j'ai tous mes quartiers acadiens, mes seize quartiers d'exilés, je suis descendante de ces Acadiens qui ont été exilés mais je vis actuellement à Montréal, donc je suis canadienne si vous voulez, d'une façon plus large, je vis en Amérique du Nord et c'est peut-être là qu'est ma situation à la fois dramatique et merveilleuse, c'est que je suis acadienne par mes racines; je sens que je porte un peuple derrière moi, que je suis descendante d'un peuple qui n'a pas eu voix au chapitre, qui n'a pas eu droit à la parole; alors, j'ai comme une espèce de dette envers mes ancêtres; je dois parler pour eux maintenant puisque moi j'ai voix au chapitre, j'ai droit à la parole; alors, vivant à Montréal, au milieu de ce monde francophone d'Amérique du Nord, étant de culture française, bien sûr, parce que je suis une de ces Acadiennes qui a eu la chance de se frotter un peu aux écoles et aux universités, je me sens un devoir — ce n'est pas par devoir que j'écris, je corrige tout de suite, — mais je me sens quand même le devoir de dire ce que je porte en moi qui est un monde qui a été ignoré, qui a été oublié, que l'on n'a pas connu, ce monde qui est l'Acadie et qui est un morceau de cette francophonie, un morceau de cette culture et qu'il faut dire.
- Comme vous le disiez dans l'entrevue qui a paru dans les *Cahiers Renaud Barrault (2)*, vous n'êtes pas la voix seule et unique de l'Acadie, vous n'avez pas cette prétention; alors, *La Sagouine*, c'est vous, c'est l'Acadie qui parle, c'est l'Acadie qui se parle ou c'est simplement la Sagouine ?
- Ce n'est pas tellement moi, c'est un peu l'Acadie, c'est surtout l'Acadie qui parle, qui se parle, qui se parle à elle-même car, au départ, je n'ai pas écrit *La Sagouine* pour les autres mais pour les Acadiens mais, avant tout ça, je dirais —

ou du moins moi je l'ai cru — je n'ai pas pensé *La Sagouine*, je ne l'ai pas réfléchi, je l'ai vécue, je l'ai connue et je l'ai dite, je l'ai racontée; alors, si, elle, elle a quelque chose à dire, c'est elle qui a à le dire, ce n'est pas moi. Quand on me dit, par exemple, comme vous le faites, vous devez avoir de terribles problèmes religieux pour parler de Dieu si souvent dans *La Sagouine*, ce n'est pas moi qui ai des problèmes religieux, c'est la Sagouine qui en a; si on me dit, par exemple, c'est ça votre vision de l'éternité de manger de la tarte aux coconuts faite au magasin ou d'aspirer à un Dieu le Père qui viendrait coller la danse le samedi soir, non ce n'est pas mon rêve d'un paradis, c'est celui de la Sagouine; alors, qui est cette Sagouine ? Elle, c'est la pauvre, la misérable, la miséreuse, c'est la femme qui n'a même pas droit à une nationalité, qui n'a pas de pays, qui n'a pas de terre, qui ne sait pas quelle langue elle parle, qui est rejetée par tout le monde; ce n'est pas ma situation à moi; seulement, dans un sens plus large, cela devient ma situation dans la mesure où je suis acadienne et où l'Acadie vit cette situation là, c'est pourquoi la Sagouine est un peu l'Acadie.

— Ce qui me frappe c'est que la Sagouine est un personnage statique dans la mesure où elle est profondément ancrée, elle a ses racines dans un pays, dans une région et, en même temps, il y a dans votre "pièce" ce thème formidable du voyage qui a une réalité historique qui tient à votre sort; je pense évidemment à la déportation, à l'exil que les Acadiens ont connus, le vent de la mer est proche dans votre oeuvre, elle est une invitation au voyage et puisqu'elle tient du roman picaresque, qu'elle est une iliade et une odyssee, où vont vos personnages et d'où viennent-ils surtout ?

— Ce que vous dites m'intéresse beaucoup parce que, en réalité, c'est peut-être le dilemme et le déchirement de la Sagouine, c'est qu'il n'y a pas plus enraciné et plus déraciné qu'un Acadien; il est déraciné parce qu'il n'a jamais pu habiter un siècle de file au même endroit, il a toujours été ballotté et exilé et, d'un autre côté, il n'y a personne qui traîne ses racines avec lui; il a des racines qui sont longues en arrière de lui qu'il traîne partout où il va et il a cette espèce d'instinct de toujours replanter ses racines de sorte qu'un Acadien qui vit à Montréal est à la fois un déraciné et un enraciné; il s'adapte très vite mais il garde la nostalgie d'un passé; la Sagouine vit ce drame, elle voyage mais elle reflète aussi cet aspect de l'Acadie qui est que c'est un pays qui n'a pas de lieu mais qui a du temps; les Acadiens ne vivent pas dans le lieu, ils vivent dans le temps; nous avons une histoire, nous n'avons pas de géographie; notre spatio-temporel n'est que temporel et, être acadien, c'est être descendant de quelqu'un,

ce n'est pas occuper un territoire; c'est peut-être cela qui fait qu'elle est l'éternelle voyageuse dans le temps; et, en même temps, elle est statique parce qu'elle n'a pas de place où elle est.

– Elle est aussi l'immobilité car elle est un temps qui est l'éternité.

– Oui, c'est un temps qui est éternel.

– On pourrait dire pour résumer l'histoire de l'Acadie, qu'elle a été l'histoire du refus, le refus perpétuel contre un certain nombre d'agressions ou d'interventions extérieures.

– Ce n'est pas le refus des Acadiens.

– Non, pas le refus des Acadiens mais le refus d'être autre chose que l'Acadie, c'est le secret de sa "survivance" d'avoir refusé tout ce qui pouvait l'empêcher de rester soi-même; quelle forme maintenant prend ce refus, ce désir de rester acadien?

– Oui, c'est très vrai, il y a un refus chez l'Acadien; la preuve c'est qu'actuellement il y a des tentations de tous côtés: la première tentation c'est d'être américain ou d'être de l'Amérique du Nord; la deuxième tentation c'est d'être canadien tout court, et, dans notre cas, cela veut dire être anglophone parce que l'Acadie baigne dans un milieu anglophone; la troisième tentation qui est nouvelle mais réelle pour l'Acadie c'est de devenir québécois; il y a quelques années, il y a eu une tentative en Acadie d'oublier le mot Acadie ou acadien et de s'appeler des francophones des Maritimes; c'était déjà un rapprochement avec le Québec, c'était se noyer dans une espèce de vaste francophonie d'Amérique du Nord.

– Au fond, le refus aux deux premières tentations vous assimile ou vous identifie plus exactement aux Québécois, et c'est le refus à la troisième tentation qui vous donne votre identité acadienne en vous distinguant de la minorité québécoise ?

– Oui et il est inévitable que l'Acadien refuse cette troisième solution car, en réalité, il n'est pas québécois; moi je n'ai rien contre les Québécois, au contraire, je vis à Montréal, je suis très bien avec les Québécois mais je n'en suis pas; j'ai beau dire que je voudrais être québécoise, je ne le suis pas; je ne le suis pas par ma naissance, par ma langue, par ma mentalité, par tout mon être; je sens la différence, je suis aussi différente d'un Québécois qu'un Québécois l'est d'un Français ou que je le suis d'un Français.

Il faudrait bien sûr distinguer écriture romanesque et écriture dramatique mais, dans son *Histoire de la Littérature canadienne française*, Gérard Bessette oppose les "romanciers de l'observation où les personnages sont liés, intégrés à leur milieu fami-

lial et social, où ils essaient de changer leur condition, leur environnement mais où ils ne désespèrent jamais ni de leur famille ni de la société car ils acceptent d'en faire partie" et, d'autre part, "les romans de la solitude où il y a rupture, aliénation, rejet de la société ou de la famille; le lien est rompu et les personnages frustrés ne surmontent pas leurs conflits " (3). Il me semble que si l'on appliquait ce jugement à votre oeuvre, vous appartiendriez plutôt à la première catégorie; *La Sagouine* contient un certain nombre de contrastes, de conflits ou de contradictions - selon le terme que vous préférerez - elle présente tout à la fois la réalité sordide des miséreux et une certaine grandeur tragique qui est une grandeur morale, intérieure, celle des êtres simples qui puisent aux sources des mythes populaires pour atteindre une sagesse résignée; quel sens donnez-vous à cette révolte qui est à la fois une acceptation, si j'ai bien compris votre oeuvre ?

— Oui, je crois que vous l'avez comprise, c'est qu'il y a à la fois résignation et révolte dans *La Sagouine*; cela, les Québécois ne l'ont pas toujours compris car les Québécois ont regardé la *Sagouine* comme étant seulement résignée; ils ont jugé la *Sagouine* à partir de leurs propres critères ou de leur propre être; le Québécois doit exprimer sa révolte car il est maître chez lui, jusqu'à un certain point, bien sûr; mais le Québécois a un gouvernement, un pays, une terre à lui, l'Acadien n'en a pas; c'est pourquoi la révolte de l'Acadien ne peut pas ressembler à celle du Québécois; il ne peut pas, lui, attaquer un gouvernement, il ne peut pas casser des vitres parce qu'il va se faire mal; alors, la seule révolte possible pour l'Acadien - et c'est celle de *La Sagouine* - c'est la parole; il a parlé, il a osé dire et c'est déjà une révolte très avancée pour un Acadien parce que la *Sagouine* crie sa situation et, en la criant, elle juge; elle ne veut pas juger mais le seul fait de dire par exemple: "écoutez, je m'excuse d'exister car en prenant ma respiration, j'enlève un peu d'air aux autres" mais c'est épouvantable d'accuser une phrase comme celle-là! Cette accusation est une révolte car c'est une expression de l'être qui se rend compte qu'être au monde c'est un drame, une tragédie; la sagesse de la *Sagouine*, je crois, ou de toute l'Acadie, c'est de savoir d'une part que la vie est mal faite pour elle et enfin qu'elle n'a pas sa part; quand elle dit, par exemple, "on est citoyen à part entière" on sait très bien que la part entière des autres est plus entière que la nôtre; il y a la part entière des autres et la part entière de la *Sagouine* qui n'est pas la même; il y a la différence entre l'homme et l'homme qu'elle est; à ce moment-là, sa sagesse consiste à prendre parti mais le seul parti qui soit possible c'est qu'elle sait qu'elle ne peut pas briser ce qui ne ferait mal qu'à elle; alors, elle accepte de ne faire que le seul pas qui lui apporte quelque chose et, en ce moment, la seule révolte possible c'est de dire; c'est une forme de sagesse qui n'est pas une résignation, c'est une acceptation mais une acceptation qui va vers la vie.

— C'est une acceptation positive, plus dynamique, moins passive que la résignation.

— Oui, parce que c'est vivant, c'est vivant.

— Il semble d'ailleurs puisque vous parlez de vie que ce sens aigu de la vie et de la mort qui est si propre aux minorités culturelles est un thème fondamental dans votre oeuvre; il semble que vous jouissiez pleinement de la vie car la mort est proche ou serait-ce une meilleure formulation que de dire qu'il s'agit d'une résurrection après plusieurs morts successives mais temporaires ?

— On peut dire résurrection, on peut dire une sorte de renaissance parce que l'Acadie a vécu de renaissance en renaissance; le seul fait de rentrer d'exil est une renaissance, le seul fait d'en sortir après cent ans de vie cachée après le retour d'exil et de prendre conscience qu'on était un peuple c'est aussi une renaissance et, aujourd'hui, nous vivons une sorte de nouvelle renaissance qui est celle de découvrir que nous ne sommes pas seulement en vie mais que nous sommes un peuple et que ce peuple a une expression et qu'il est différent; aujourd'hui je dirais que la tendance de la nouvelle renaissance acadienne c'est vers la réclamation du droit à la différence; nous refusons d'être assimilés et justement la troisième tentation dont nous parlions tout à l'heure à propos du Québec et de la francophonie, c'est une tentation qui éliminerait la seule chose qui nous reste et qui est la différence. Nous savons que le droit de parler français est un droit de l'homme; on ne peut pas nous enlever cela mais nous demandons le droit de parler *notre* français, d'être notre propre identité parce qu'on s'imagine au Canada que rechercher une identité cela veut dire rechercher l'identité française vis-à-vis de l'identité anglaise et, nous, ce n'est pas cela notre problème; il s'agit plutôt de rechercher notre identité en étant français à notre manière.

— D'où l'utilisation de la langue qui est si particulière dans *La Sagouine*.

— Oui, l'utilisation de la langue et de la mentalité et de la manière d'être, c'est très différent; vous me direz, mais pourquoi vouloir tant cette différence ? il n'est pas question de supériorité mais de survie. Le jour où nous cesserons d'être des Acadiens, nous cesserons d'être ce que nous sommes fondamentalement; c'est d'être acadien qui a fait que nous sommes quelqu'un d'autre; être un homme, bien sûr, tous les hommes sont hommes mais à la condition d'avoir une espèce de délimitation dans la qualité. C'est pourquoi en ce moment il y a une renaissance nouvelle qui est peut-être la plus importante et la plus dangereuse; d'une part, la plus importante parce que c'est le premier accès que nous avons à l'expression mais la plus dangereuse aussi parce que le jour où nous aurons exprimé ça, qu'est-ce qu'il nous restera à faire ?

— Et les gens d'en-bas, d'où viennent-ils ?

— Ils viennent d'Acadie aussi; l'Acadie, en fait, est divisée, comme tous les peuples du monde, en gens d'en-haut et gens d'en-bas mais seulement grattez un Acadien et vous trouvez un exilé après trois ou quatre générations; au fond, la différence entre l'homme d'en-haut et l'homme d'en-bas marque simplement une différence sociale; que ce soit l'homme qui est pêcheur d'huîtres et qui vit la petite vie ou que ce soit le médecin du village, les deux ont des grands-pères qui étaient cousins; c'est pourquoi l'homme d'en-haut et l'homme d'en-bas en Acadie ça ne veut presque rien dire parce que c'est une question d'une ou deux générations alors que, dans d'autres pays comme la France ou même le Québec, la différence est plus vieille, plus enracinée, mais, par surcroît, l'Acadie, vis-à-vis d'autres peuples, est d'en-bas. La Sagouine est d'une part l'homme d'en-bas acadien et, d'autre part, elle est l'homme d'en-bas de tout le Canada et de toute la francophonie.

— Il y a une évolution des *Crasseux* (4) à *La Sagouine* ; vous passez du dialogue au monologue.

— Mais c'est une évolution qui est purement formelle, c'est-à-dire que dans *Les Crasseux* il y avait une première approche de ce qu'allait devenir *La Sagouine* parce que *La Sagouine* est déjà parue dans *Les Crasseux*; elle avait quarante ans; après, dans *La Sagouine*, elle a vieilli d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années, ce qui veut dire qu'on a mûri cette Acadie-là, on l'a fait réfléchir; les Crasseux se débattent, ils luttent avec les poings.

— Mais n'y aurait-il pas précisément, dans le passage du dialogue au monologue, une intériorisation du problème ?

— Sûrement.

— Autre chose qu'une évolution purement formelle car la forme n'est pas gratuite chez vous.

— Dans le cas de *La Sagouine*, oui, il y a intériorisation de l'un des personnages et c'est un peu comme si je regardais *Les Crasseux* à la loupe, à l'envers et d'en-dessous.

— Vous êtes insaisissable et fascinante-fascinante parce qu'insaisissable - il me semble que votre pièce opère la jonction de l'âme acadienne et d'une certaine angoisse contemporaine, d'un certain sens du tragique; est-ce trop voir dans votre oeuvre ? mais le fait de faire représenter vos pièces dans le cadre de la francophonie ne traduit-il pas le désir de dépasser le problème acadien ?

— C'est à dire qu'avant être acadienne, je suis un être-homme, je dis même qu'avant d'être une femme je suis un être-homme; au tout départ je suis née, j'existe, je pourrais être carotte, je pourrais être un veau mais je suis un être humain et, par surcroît, je suis une femme et, par surcroît, je suis acadienne; toutes ces différences s'ajoutent à mon être fondamental; je ne pense pas d'abord acadienne, je pense femme, être-homme, être humain, ce qui veut dire que je suis plus préoccupée par la mort de l'Homme ou par ma mort que par la mort de mon pays; avant tout, je sais que le fait de mourir est une angoisse humaine; maintenant que je transpose cette angoisse en me disant que ce monde où je suis est doublement angoissant parce qu'il vit un dilemme, un paradoxe incroyable, cela est certain. Le premier paradoxe que je vis comme Acadienne c'est de vivre en Amérique du Nord qui est quand même un continent hautement industrialisé, très technologique; or, moi, je suis une pauvre là-dedans, je suis le Tiers Monde de l'Amérique du Nord; à ce moment-là, le premier dilemme c'est de vivre, de voir vivre autour de moi des conditions inférieures dans un monde supérieur. J'appartiens à la francophonie parce que je suis française d'origine; je suis sortie de France par mes ancêtres en plein XVIIe siècle, en plein âge d'or, en plein classicisme français, je sors de Versailles si vous voulez pour venir où ? — pour venir planter mes choux dans la vallée d'Annapolis.

— Annapolis ou Port Royal ?

— Eh oui, à l'époque, Port Royal; alors, imaginez le paradoxe d'appartenir à la plus haute culture d'Occident de l'époque et d'être au sommet de cette culture et d'en sortir pour venir vivre une expérience d'homme presque illettré, une vie intellectuellement primitive pendant trois siècles; ce qui est aujourd'hui une culture très orale, très primitive, très naturelle, très vivante, était, il y a trois siècles, une culture hautement cultivée. Sur le plan politique, le Canada est une puissance, un pays fort, un pays très bien organisé, or voilà que moi je ne sais pas donner ma citoyenneté; j'ai bien un passeport canadien mais, comme acadienne, je n'ai pas de passeport acadien; alors je vis les dilemmes de l'Homme à cinq ou six niveaux-culturel, économique, politique.. ce qui fait que cela accentue, éveille davantage, rend plus aigu le drame d'être un homme et de rechercher l'identité d'homme; rechercher notre identité politique, économique ou culturelle est, à un moment donné, un problème philosophique ou métaphysique; c'est pourquoi vous avez raison de dire que *La Sagouine* ou les autres livres ou moi-même je ne vis pas d'abord l'Acadie mais le monde.

— Vous utilisez une langue populaire, vous vous référez à une mythologie très ancienne, vous êtes un mélange d'ancienneté et de modernisme, vous retrouvez les origines de l'Humanité et vous utilisez une écriture moderne.

— Là encore, c'est l'Histoire qui m'a servie car, étant donné que je suis le premier écrivain à écrire acadien ou à écrire pour l'Acadie — avant moi on n'avait pas tellement publié de livres qui puissent être lus à l'extérieur de l'Acadie — alors, si j'arrive en date la première à écrire, il faut bien que j'invente mon langage.

— Vous n'inventez pas votre langage, vous transposez une langue populaire, vous réutilisez un langage qui est le vôtre.

— Ce que je veux dire c'est que j'invente une forme, un style, une forme littéraire; je ne peux pas écrire québécois, ce n'est pas ma langue, je ne peux pas écrire le français de France, ce n'est pas ma langue, je suis donc obligée d'écrire avec ma langue, mes intonations, mes images, ma forme à moi et forcément je l'invente moderne car je ne peux pas créer une langue à moi qui soit parlée par mes ancêtres; à ce point de vue-là, vous avez raison de dire que j'ai un style qui est moderne parce qu'il est nouveau, puisqu'il est pour moi toute seule; d'un autre côté, j'appartiens à une race, à un peuple qui, lui, est ancien, primitif, qui a des origines très lointaines.

— D'où votre tradition du conte, d'une littérature orale.

— C'est vrai.

— Vous insistez sur le senti, sur le vécu, sur le dit plus que sur l'écrit.

— C'est à la fois moderne et ancien, c'est ce qui fait peut-être mon originalité et, en même temps, mon authenticité parce que je ne peux pas parler autrement; je n'ai pas le choix, je ne cherche pas à être originale mais je n'ai pas de références; mes références seraient étrangères à tous les niveaux, qu'elles soient françaises, québécoises ou américaines; je suis donc obligée de les transposer et d'en faire une chose à moi.

— Quelle a été la réception de votre pièce au Petit Orsay (5) ?

— Très franchement, je vous dirai qu'elle a été merveilleuse; je pourrai vous citer les propres paroles de Jean-Louis Barrault qui nous a reçus et qui a dit de Viola Léger, la comédienne, qu'elle était absolument extraordinaire, géniale même, qu'elle n'avait pas fait une seule faute de théâtre, et, pourtant, tout cela sortait des tripes, de l'instinct; sur le plan du jeu, il a été absolument ébloui et je crois que le public a eu la même réaction que lui qui est un spécialiste. Le public a applaudi d'une façon chaleureuse, d'une façon authentique, d'une façon gagnée à la Sagouine; ce que j'ai entendu aussi c'est que tout le monde a reconnu la Sagouine comme sienne et cela m'a fait énormément plaisir.

— Vous dépassez donc le problème purement acadien.

— C'est ce que chacun disait et, à Paris, tout le monde est un peu provincial dans la mesure où chacun a des parents qui viennent de quelque part en France; chacun trouvait que c'était la langue de son pays, de ses ancêtres et je me suis dit que nous étions au carrefour, au centre de la francophonie, c'est dire que la Sagouine pouvait avoir ses lettres de noblesse jusque là, c'est-à-dire qu'elle est parente à part entière de tout ce qui est français.

— Et puisque vous parlez de francophonie, votre tournée va-t-elle se limiter aux pays francophones de l'Europe ?

— Pour le moment, on rêve à d'autres choses; par exemple, il y a la Nouvelle Angleterre qui rêve d'avoir *La Sagouine* car la Nouvelle Angleterre, d'une part, c'est le drame aussi de bien des francophones qui vivent là, d'anciens exilés acadiens et, ensuite, il y a une parenté énorme. Toute la Nouvelle Angleterre est bourrée d'Acadiens et de Québécois; *La Sagouine* peut parler à ces gens-là et aussi aux gens de la Nouvelle Angleterre qui sont des gens de l'Amérique du Nord; la Sagouine, quand même, est une Américaine en un sens; il y a la Louisiane aussi qui demande *La Sagouine*.

— C'est déjà différent.

— C'est autre chose effectivement et c'est pourquoi *La Sagouine* peut aspirer à plus que la francophonie; je crois d'ailleurs que le Canada entier — aussi bien le Canada anglophone que le Canada francophone — a déjà reçu *La Sagouine* et, si elle était jouée en anglais, elle aurait un public encore plus vaste.

— Quelle serait sa réception dans le monde anglophone ?

— Je suis sûre que la réception serait énorme dans le monde anglophone parce que les anglophones qui ont vu *La Sagouine*, l'ont accueillie comme étant à la fois une révélation mais une révélation d'une chose qu'ils connaissaient parce que, d'une part, elle est canadienne et il y a toujours les Irlandais, les Écossais... et, en plus, c'est une révélation parce que les anglophones ne savent pas très bien ce qu'est l'Acadie. Je le sais par la réponse qu'ont donnée les anglophones à *La Sagouine* quand ils l'ont reçue; cela a été unanime, ils l'ont bien accueillie, il y a eu un petit mot dans le *Time* de New York par exemple, il y a eu de bonnes critiques dans les journaux anglophones.

— Quel est votre sort d'écrivain, qu'allez-vous devenir ? Est-ce que la France va jouer pour vous le rôle qu'elle a joué pour Réjean Ducharme, Jacques Godbout ou M.C. Blais ?

— Je ne sais pas; je ne crois pas que chacun a le même sort, chacun subit quelque chose mais ce n'est jamais la même chose; maintenant je sais seulement que les portes de la France me sont ouvertes tant au niveau des éditeurs que des théâtres: *La Sagouine* a été jouée; on demande aussi *Évangéline Deusse (6)* ou autre chose; mes livres sont publiés ici et les Français ont répondu avec une chaleur et un accueil qui me touchent mais je ne crois pas que cela change le fond de ce que j'écris. Je ne pourrais pas imaginer mon public ou mon lecteur comme étant français, je l'imagine toujours comme étant mon père, ma mère, mes proches et c'est peut-être cela qu'il faut d'ailleurs; je n'ai pas cru qu'il fallait écrire l'histoire de l'Homme mais celle de Pierre, de Jacques, de Jean ou de la Sagouine.

— C'est la garantie d'authenticité.

— L'homme est un être qui est incarné dans une réalité; ma réalité, c'est mon monde mais si les autres ne peuvent saisir *mon* monde, il ne faut pas que je leur raconte *leur* monde; je n'ai rien à dire en français si ce n'est mon Acadie; le Français doit comprendre mon Acadie comme moi je comprends la France; et, au-delà de l'Acadie, il va voir s'il y a le monde entier. On ne peut pas accéder à l'universel si on ne part pas du particulier. A ce point de vue là, l'accueil que me font les Français ne changera pas ma vision du monde ni mon écriture.

NOTES

- (1) *Antonine Maillet, La Sagouine, Leméac, 1971, 1972, 1973, 1974; Paris: Grasset, 1976.*
La Sagouine a été révélée au grand public par le Théâtre du Rideau Vert de Montréal en octobre 1972.
L'héroïne est interprétée par la comédienne acadienne qui créa la pièce: Viola Léger.
- (2) *Cahiers Renaud Barrault, Gallimard, 1976, N° 91, pp.104 - 114.*
- (3) *Gérard Bessette et al., Histoire de la Littérature canadienne française, CEC, 1968, p.487;*
pour plus de détails, cf. le chapitre XII (pp.423-486) consacré aux romanciers de l'observation tels que Philippe Panneton, Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy et Roger Lemelin, et le chapitre XIII (pp.487-535) sur les romanciers de la solitude tels que Yves Thériault, Jean Filiatrault ou André Langevin.

- (4) *Antonine Maillet, Les Crasseux, Holt & Rinehart, 1968 et Leméac, 1973 (nouvelle version, Leméac, 1974).*
 - (5) *La Sagouine a été jouée au Petit Orsay à Paris en septembre et octobre 1976 puis en province et, en particulier, à Bordeaux, le 5 novembre 1976, au Centre Culturel de Saint-Médard-en-Jalles.*
 - (6) *Antonine Maillet, Evangéline Deusse, Leméac, 1975.*
-